
« Mais Paris demeure un phare... » La France dans la vie d'Edvard et Hana Beneš avant 1919

'Mais Paris demeure un phare...' The Influence of France on the Lives of Edvard and Hana Beneš Before 1919

Dagmar Hájková et Eva Hajdinová

Traducteur : Joséphine Polak



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/746>

DOI : 10.4000/res.746

ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 447-470

ISBN : 978-2-7204-0540-2

ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Dagmar Hájková et Eva Hajdinová, « « Mais Paris demeure un phare... » La France dans la vie d'Edvard et Hana Beneš avant 1919 », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXVI-4 | 2015, mis en ligne le 26 mars 2018, consulté le 10 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/res/746> ; DOI : 10.4000/res.746

« MAIS PARIS DEMEURE UN PHARE... » LA FRANCE DANS LA VIE D'EDVARD ET HANA BENEŠ AVANT 1919*

PAR

Dagmar HÁJKOVÁ, Eva HAJDINOVÁ
Institut Masaryk, Académie des sciences de République tchèque

Le diplomate et homme politique Edvard Beneš, l'un des acteurs les plus importants du premier mouvement de résistance tchécoslovaque pendant la Première Guerre mondiale, a fait l'objet de nombreuses études historiques¹. On pourrait donc penser qu'il n'est plus nécessaire de revenir sur cette personnalité et que toutes les sources ont été suffisamment exploitées. Cependant, des documents précisant son rôle ne cessent d'être mis au jour². La carrière politique de Beneš couvre presque toute la première moitié du xx^e siècle, mais c'est durant son exil en France, pendant la Première Guerre mondiale, qu'elle prit son essor. Cette contribution se propose, en s'appuyant sur les notes de l'agenda de Beneš et sur sa correspondance, d'éclairer ses rapports avec la France et son accession aux échelons supérieurs de la diplomatie européenne. Ces documents inédits, de nature privée, révèlent des aspects plus personnels de l'aventure parisienne de Beneš, et en particulier, de son activité pendant la guerre. La relation de Beneš avec sa femme Hana, rencontrée à Paris, joua un rôle important dans sa vie privée aussi bien que publique.

*Article préparé à l'aide du projet de recherche GA ČR n°P410/10/1273, «Edvard Beneš, Němci a Německo» [Edvard Beneš, Allemands et Allemagne], accordé à l'Institut Masaryk par The Grant Agency of the Czech Republic.

1. Au nombre des biographies les plus importantes de ces dernières années, il faut citer Zbyněk Zeman, Antonín Klimek, *The Life of Edvard Beneš 1884-1948: Czechoslovakia in Peace and War*, Oxford, Clarendon Press, 1997; Jindřich Dejmek, *Edvard Beneš: politická biografie českého demokrata*, t. I., *Revolucionář a diplomat 1884-1935*; t. II, *Prezident republiky a vůdce národního odboje*, Praha, Karolinum, 2006-2008. Les plus récentes sont celles d'Antoine Marès, *Edvard Beneš: un drame entre Hitler et Staline*, Paris, Perrin, 2014 et de Petr Zidek, *Hana Benešová, neobyčejný příběh manželky druhého československého prezidenta (1885-1974)*, Praha, Nakladatelství Universum, 2014.

2. Dagmar Hájková, Eva Kalivodová (eds.), *Deníky Edvarda a Hany Benešových z období první světové války, 1915-1918*, Praha, Masarykův ústav a Archiv AV ČR, 2013; archives privées d'Anna Rottová (APR), archives de l'Institut T. G. Masaryk (Archiv Masarykova ústavu a Archivu AV ČR, v.v.i.), fond d'archives Maffia (plus loin AÚTGM, f. Maffia).

Revue des études slaves, Paris, LXXXVI/4, 2015, p. 447-470.

Dans les années cinquante, alors que Hana Benešová, vieillissante, se remémorait sa vie, elle écrivit à sa meilleure amie, At'a Oličová : « Il y a eu tant de belles choses dans notre vie, mais Paris en demeure le phare³. » Les Beneš aimaient et admiraient la France. Paris et la France les fascinaient tous deux et influencèrent leur idée d'une grande nation civilisée, ainsi que leur horizon culturel et leur attitude face à la vie. C'est à ce pays que Beneš donna la priorité dans la politique étrangère qu'il mena, lorsqu'il devint le tout premier ministre tchécoslovaque des Affaires étrangères. Les agendas dernièrement publiés et une correspondance jusque-là inconnue précisent et éclairent comment naquit le lien exceptionnel des époux Beneš à la France. Les mémoires de Beneš, *Světová válka a naše revoluce* [La Guerre mondiale et notre révolution], rendus publics afin de légitimer ses activités en temps de guerre, sont tout aussi importants, en ce qu'ils révèlent son attitude générale vis-à-vis de la France, déterminée par les événements et les conséquences de la Première Guerre mondiale⁴.

Beneš se rendit en France pour la première fois à l'automne 1905, après deux semestres de sociologie et d'histoire de la littérature tchèque à l'Université Charles-Ferdinand de Prague. Il souhaitait compléter sa formation par des études à la Sorbonne et s'orienta tout d'abord vers la philologie et la littérature⁵. En septembre 1905, Beneš rencontra, au Congrès international de la Libre-Pensée à Paris, le journaliste de gauche, révolutionnaire et correspondant du périodique *Čas* [Le Temps] Věnceslav Švihovský, arrivé à Paris de Volhynie. Celui-ci habitait déjà en France depuis six ans, il connaissait bien le pays, tout en fréquentant les milieux révolutionnaires russes. Il introduisit Beneš dans la colonie russe de la rue Tournefort⁶ où celui-ci se rapprocha de la culture russe qu'il admirait, commençant même à en apprendre la langue. C'est dans la même rue, au numéro 19, dans un ancien couvent, que Beneš loua une petite chambre, qu'il se mit à remplir de piles de livres. Sous l'impulsion de Švihovský, il abandonna les études de philologie française au profit des sciences politiques.

Paris fut pour Beneš une expérience étourdissante. Il connaissait Prague, ville relativement provinciale pour l'époque, mais pas Vienne : c'est pourquoi Paris, avec ses deux millions d'habitants, fut pour le jeune homme de Kožlany, bourgade de la Bohême occidentale, une expérience aussi étonnante et excitante. En dépit du dépaysement initial et des difficultés de séjour que peut rencontrer un étudiant pauvre à l'étranger, la France devint finalement son grand amour. Il y passa trois ans, par intermittences. Il admirait en elle un modèle de l'État Nation, tout en étant conscient de l'environnement dont lui-même provenait et dont il était le représentant. Ainsi écrit-il à son frère Vojta :

3. APR, lettre de Hana Benešová à At'a Oličová, 10 octobre 1955.

4. Antoine Edvard Beneš, *Světová válka a naše revoluce* I, Praha, Čin a Orbis, 1927.

5. Dejmek, *Edvard Beneš...*, p. 37.

6. Antoine Marès, *le Séjour d'Edvard Beneš en France : 1915-1919*, thèse dactylographiée, Paris, 1976, p. 136.

Tu tomberais des nues si tu voyais comment on considère les Tchèques, ici – ou plutôt comment on ne les considère pas du tout – personne, mais vraiment personne ne nous connaît, ni ne sait rien à notre sujet. Et qui nous connaît ne voit en nous que des malheureux, de pauvres bureaucrates [...] Et quand tu penses que chez nous on se targue d'être la plus culturelle des nations slaves – deux mois durant, j'ai cherché une trace montrant qu'on y connût quelque chose de notre culture, histoire, littérature ; et je n'ai absolument rien trouvé. J'ai perdu assez d'illusions⁷.

Le déroulement des études françaises de Beneš a été suffisamment décrit, rappelons néanmoins quelques points saillants. Au premier semestre, Beneš commença à étudier à la faculté de lettres de la Sorbonne et assistait en auditeur libre aux cours magistraux de l'École des sciences politiques, puis s'inscrivit à la faculté de droit de Dijon. Lors de son premier séjour, il fréquenta aussi le Collège des sciences sociales. Il y suivit les cours de l'historien Charles Seignobos, du philosophe Henri Bergson et surtout d'Ernest Denis. Ce dernier fut dès lors un proche ami de Beneš, malgré une différence d'âge importante. C'est par l'entremise d'Ernest Denis que Beneš rencontra d'autres intellectuels pro-slaves⁸. En 1907, Beneš commença l'étude des sciences politiques à l'université de Dijon. La même année, il s'inscrivait à la faculté de philosophie de l'université de Berlin.

Beneš ne disposait pas des moyens financiers nécessaires à ses études et commença dès l'été 1905 à contribuer régulièrement au périodique socio-démocrate *Právo lidu* [Droit du peuple], ce pour quoi il touchait de modestes honoraires. Il envoyait aussi au périodique socio-démocrate de Brno *Rovnost* [Égalité], ou encore à *Volná myšlenka* [Pensée libre], des articles sur les événements en France et en Angleterre, où il se rendait régulièrement depuis l'été 1906. Ce fut justement son activité journalistique qui l'introduisit dans le milieu des journalistes parisiens – il fit entre autres la connaissance du rédacteur en chef de la revue *le Mouvement socialiste*, Albert Thomas. À cette époque, il commençait à comprendre la nécessité des contacts humains et même de l'amitié, comme il le confia plus tard à son biographe Edward B. Hitchcock. Il avait jusqu'alors pensé ne pas pouvoir se permettre d'avoir des amis, par peur de ne pas avoir de temps à leur consacrer ; tout compte fait, il n'aimait ni faire des rencontres, ni nouer des amitiés. À Paris, il fit cependant sien un moyen spécifique de rencontrer des gens : il étudiait tout d'abord les centres d'intérêt de la personne dont il voulait faire la connaissance, pour aller ensuite la trouver et lui poser des questions ciblées afin

7. AÚTGM, f. E. Beneš IV/1, sign. R 227A/6, c. 153. Ladislav Kunte, *Do třiceti let*, manuscrit, p. 59.

8. À ce sujet, voir par ex. Bohumila Ferenčuhová, « Francúzski slavisti a česko-slovenský zahraničný odboj v priebehu prvej svetovej vojny », *Slovanská štúdie* 1/ 1992, 24, p. 4871 ; Jiří Hnilica, *Kulturní a intelektuální výměna mezi Čechami a Francií (1870-1925) : příspěvek k dějinám česko-francouzských vztahů*, (mémoire de fin d'études), Praha, 2004 ; Antoine Marès, « Un exemplaire de francophilie en Bohême : Edvard Beneš ou la France dans la formation d'un homme politique tchèque », in : *Socialisme, culture, histoire : itinéraires et représentations. Mélanges offerts à Miklos Molnar*, Bern, Peter Lang, 1999, p. 265-279.

d'éveiller son intérêt⁹. Il écrivit à cette période à son frère Vojta qu'il voulait mieux aménager sa chambre parisienne, car nombre de gens qu'il avait rencontrés lui rendaient visite. Sa description détaillée du rangement et de la décoration de sa chambre révèle l'idée qu'il se faisait à l'époque d'un logement convenable pour faire bonne impression :

À la Toussaint, j'ai passé la matinée à laver le plancher et à faire la vaisselle, à nettoyer et à faire la lessive – à tout ranger. Maintenant, on se croirait dans un château, enfin, dans un château à taille réduite, mais quand même chouette. Seuls mes murs sont nus et si tu voulais bien, tu pourrais à l'occasion m'envoyer de jolies images comme tu en as, les moins chères de [Josef] Kočí, juste quelques-unes, les moins chères et les plus adéquates [...]. Je ne veux pas remplir ma maison de ces nudités françaises¹⁰.

Une courte carte postale écrite par Beneš à l'occasion de sa soutenance de thèse et adressée à sa fiancée Hana indique par quel comportement il tâchait d'obtenir la faveur de personnes influentes :

Chère Hanička, j'ai été voir les professeurs. Trois d'entre eux n'étaient pas chez eux. Je vais lundi [à la soutenance]. Le secrétaire et Monsieur Deslandres¹¹ m'ont bien accueilli. [J'ai] tout bien exposé à Deslandres. Il a été affable. C'est ce qui me faisait le plus peur, alors ça devrait aller. J'ai aussi le vieux Gaudemet¹² à la soutenance. Je pense donc que ça se passera bien. Je t'en écrirai plus lundi. Ton Eda¹³.

Ses visites personnelles auprès des professeurs dijonnais, dont le vice-doyen de la faculté, à trois jours seulement de la soutenance, indiquent l'étroitesse des contacts qu'il entretenait avec la communauté académique. Beneš prenait contact avec universitaires et journalistes de manière volontaire et délibérée. Les rencontres qu'il fit durant ses années d'études constituèrent la base de sa carrière politique et diplomatique à venir. Il n'était cependant pas homme à la conversation facile. Avant la guerre, il ne parvint pas à s'introduire dans les salons, et ne s'y essayait sans doute même pas. On peut du reste se demander s'il est adéquat de classer ce type de contacts intéressés ou de connaissances professionnelles dans une catégorie d'émotion aussi particulière que l'amitié.

Beneš était conscient d'avoir été influencé et transformé par son séjour à l'étranger. Il ressentait d'autant plus le « caractère tchèque et l'humanité tchèque » lorsqu'il vivait au milieu de Français, d'Anglais et d'Allemands. En

9. Edward B. Hitchcock, *Zasvětil jsem život míru. Životopis Edvarda Beneše*, Praha, Jaroslav Podroužek, 1946, p. 48.

10. AÚTGM, f. E. Beneš IV/1, sign. R 227A/6, c. 153. Kunte, *Do třiceti let...*, p. 58.

11. Maurice Deslandres (1862-1941) était un juriste français qui fit carrière à Dijon. Il devint vice-doyen en 1907 et exerça la fonction de doyen de la Faculté de droit de Dijon entre 1920 et 1926.

12. Paul Édouard Gaudemet (1842-1920) travailla notamment comme professeur de droit à la Faculté de droit de Dijon.

13. ANM, fond osobní pozůstalost Hany Benešové, c. 51, inv. n° 4420. Lettre d'Edvard Beneš à Hana Benešová.

1910, il écrivit que cette période l'avait conduit, du point de vue spirituel, à la philosophie de Masaryk :

Je comprenais sa position religieuse, puisque la vie en France et en Angleterre m'avait montré de nombreuses facettes de la vie religieuse qui m'étaient restées inconnues jusque-là¹⁴.

PARIS, « FEMME FATALE »

Peu de temps après son arrivée à Paris à l'automne 1905, Beneš avait rencontré la fille du directeur de la police pragoise, At'a Oličová, et son amie Anna (Hana) Vlčková. Cette dernière devint l'amour de sa vie. Elle était née le 16 juillet 1885 à Domaslavice en Bohême du Nord-Ouest. Son père venait d'un milieu paysan, mais travailla plus tard comme contrôleur et garde ferroviaire. La vie de cette jeune fille issue d'une famille modeste fut bouleversée l'année de ses 14 ans, lorsque sa tante Eva Šulcová, célibataire fortunée, la recueillit pour l'éduquer : grâce à elle, Anna put compléter son éducation. Elle fréquenta d'abord l'école industrielle pour filles puis l'école de commerce¹⁵. La tante d'Anna habitait le quartier de Vinohrady, au 14 de la rue *U Riegrových sadů*, dans la maison du directeur de la police pragoise, le conseiller à la Cour Václav Olič. C'est là qu'Anna fit la connaissance d'At'a Oličová : elles devinrent inséparables. La proche amitié qui les unissait représentait pour Anna non seulement le plaisir d'une compagnie agréable, mais aussi une certaine libération spirituelle, car la vie qu'elle menait chez sa tante bigote ressemblait plutôt à une vie de couvent. Les jeunes filles rêvaient de goûter à la vie hors des frontières de la Double monarchie et d'apprendre le français. Leur vœu fut exaucé au printemps 1905.

Paris représentait pour les jeunes filles une bouffée de liberté. Elles vivaient au centre de la ville, sur l'Île Saint-Louis, fréquentaient les cafés, les musées et les galeries d'art. Non seulement Anna eut un coup de foudre pour Paris, mais elle se fit aussi bientôt connaître auprès des Tchèques qui arrivaient de Prague et de ses environs, comme une guide prévenante et cultivée. Elle envoyait régulièrement des nouvelles à sa tante :

Paris est tout à coup plein de Tchèques. [...] Karlička veut venir passer l'hiver ici afin d'y trouver une place. Il paraît qu'elle a suivi un apprentissage de couture. Je me renseignerai : on dit qu'il y a ici beaucoup de tailleurs tchèques, il est tout à fait possible qu'elle trouve quelque chose. [...] J'ai reçu un billet de Pepča Kokešová, m'annonçant qu'un certain Dr. Norbert, de Slaný, était arrivé à Paris – je le connaissais mieux, bien sûr, que M. Poláček – et qu'il faudra que je m'en occupe, il ne sait pas parler français. Heureusement, tous deux habitent dans le même hôtel tchèque, de sorte que j'ai parlé avec les deux à la fois. M. Poláček est parti aussitôt, et j'ai été hier avec M. Norbert au Louvre, au Luxembourg et au Jardin des Plantes, pour lui montrer un peu

14. Beneš, «Několik slov o Masarykově vlivu na mládež», *Česká mysl*, 1910, p. 212.

15. Pavel Kosatík, *Manželky prezidentů : deset žen z hradu*, Praha, Mladá fronta, 1993, p. 74.

Paris. Il restera ici jusqu'à la Fête nationale, le 14 juillet, qui est demain, et partira ensuite, dit-il, à Londres. Paris est actuellement tout en fête. Du bruit partout, rien que musique et liesse¹⁶.

Anna en vint à se dire qu'elle pourrait monter une agence d'information qui lui rapporterait de l'argent.

Le français des deux jeunes filles s'améliora à tel point, semble-t-il, qu'elles voulurent s'inscrire à la Sorbonne : elles cherchèrent donc quelqu'un qui les aidât à s'inscrire. C'est ainsi qu'elles rencontrèrent Beneš, fin octobre ou début novembre. Il fut tout d'abord froid et dédaigneux vis-à-vis des jeunes filles. Sa seule priorité affichée était de consacrer sa vie aux études. Il travaillait avec acharnement et son temps était rigoureusement planifié : à six heures du matin, il lisait déjà les journaux en buvant du thé ou du lait, puis s'exerçait une heure ou deux à la traduction, avant d'assister à des cours magistraux ou d'étudier à horaires fixes, qu'il respectait scrupuleusement. Ambitieux et travailleur, Beneš avait beau accumuler les contacts dans les milieux académique et journalistique, il n'en restait pas moins maladroit en société, radical dans ses positions, de mise peu soignée, il négligeait la nourriture et les restaurants de choix ne lui disaient rien. Difficile d'imaginer, pour des jeunes filles de bonnes familles pragoises, quelqu'un de moins présentable.

La relation des jeunes gens évolua tout de même avec le temps. Le jeune Beneš ressentait l'obligation d'aider les jeunes filles et souhaitait en même temps les instruire, il se mit donc à les aider régulièrement dans leurs études difficiles :

Étant un sténographe accompli, je transcrivais les cours et les transmettais recopiés à mes condisciples, j'étais pour elles un conseiller et un aide, même un enseignant, j'allais avec elles au musée, aux expositions, au théâtre, je les accompagnais en excursion et, leur exposant mes idées alors très radicales et hardies sur diverses questions, ouvrais à ces jeunes filles de familles bourgeoises des horizons jusqu'alors inconnus et totalement nouveaux¹⁷.

De plus, les jeunes filles l'avaient intéressé. Des décennies plus tard, Hana évoquera cette période de découvertes dans une lettre à At'a Oličová : elle se rappellera leur chasse aux connaissances et leur découverte de nouveaux horizons, les fréquentes visites du Louvre où Beneš leur apprenait à différencier les maîtres et les compositions de chaque époque, elle se souviendra de l'enthousiasme qu'ils avaient partagé pour ces découvertes¹⁸.

L'originalité et l'acuité de la pensée de Beneš étaient sans conteste impressionnantes, mais At'a et Anna cultivaient en sus, discrètement quoiqu'avec beaucoup de volonté, ses talents en société – elles lui recommandaient des vêtements adaptés et le conseillaient sur ses manières. Ainsi leur amitié représentait-elle un enrichissement mutuel. C'est aussi à cette époque que naquirent l'inclinaison

16. APR, lettre de Hana Benešová à Eva Sulcova, 3 juillet 1907.

17. Kunte, *Do třiceti let...*, p. 68.

18. APR, lettre de Hana Benešová à At'a Oličová, 10 octobre 1955.

et l'admiration d'Anna pour Edvard. Il était à ses yeux une personne charismatique qui savait ce qu'il voulait et travaillait dur pour y arriver. Ils se fiancèrent le 16 mai 1906 dans le jardin du Luxembourg¹⁹. C'est à partir de cette date qu'Anna commença à utiliser le diminutif de Hana. À peu près à la même époque, Beneš se mit à signer systématiquement Edvard, ce qui lui paraissait « plus bref et vigoureux²⁰ ».

Leurs fiançailles restèrent longtemps secrètes. Lorsque Madame Šulcová apprit en septembre 1908 l'intention de sa nièce d'épouser le jeune Edvard, elle s'opposa à sa décision. Beneš lui était antipathique par ses idées religieuses et ses critiques de l'Église catholique. Hana n'entendait cependant pas renoncer à sa décision. En septembre 1909, Beneš fut reçu comme professeur suppléant en économie politique à l'Académie de commerce tchécoslovaque. Par là, il parvenait enfin au premier échelon de la carrière professorale dont il rêvait et avait l'assurance d'un emploi sérieux et bien payé. En outre, il avait soutenu à Dijon, fin juin 1908, sa thèse *Le problème autrichien et la question tchèque*. Il obtint son deuxième doctorat un an plus tard, à Prague, avec sa thèse *Původ a vývoj moderního politického stranictví* [Origine et évolution du système des partis politiques modernes].

Plus rien ne s'opposait à ce que les fiancés commencent leur vie commune. Ils se marièrent en l'église Sainte-Ludmila, dans le quartier de Vinohrady, le 6 novembre 1909 à sept heures du matin, en la seule présence de leurs deux témoins, et le jeune marié s'en alla aussitôt pour donner un cours²¹. Pour Beneš, le mariage représentait une ascension sociale. À dater de ce jour, il logea dans un bel immeuble de Vinohrady, passant ses vacances dans la villa de Řevničov, à Londres ou encore à Paris. Ce fut indubitablement une vie agréable et intéressante pour l'un comme pour l'autre, mais cela ne pouvait suffire à Beneš. Il publia beaucoup d'articles dans les journaux, devint membre de la Section sociologique tchèque fondée en 1911 et, surtout, essaya de poursuivre sa carrière académique. Ses recherches l'amènèrent à se spécialiser comme sociologue. En 1913, il accéda au statut de maître de conférences à la Faculté de lettres de l'université de Prague et, en tant que tel, commença à enseigner à titre privé dès l'année universitaire 1913-1914. Beneš continua en parallèle à enseigner le français et l'économie politique à l'Académie de commerce jusqu'en 1915. Il montrait un intérêt constant pour les événements politiques et finit par se rapprocher des réalistes²², sous la férule de Masaryk. Sa femme Hana était par nature belle et

19. Hájková, Kalivodová, *Deníky Edvarda a Hany Benešových...*, p. 207. Note du journal intime de Hana Benešová, 16 juillet 1918.

20. Zidek, *Hana Benešová...*, p. 38.

21. *Ibid.*, p. 31.

22. Les Réalistes sont les membres du parti Česká strana pokroková [Parti progressiste tchèque], dit aussi realistická strana qui fut fondée en 1900. Son programme exigeait une démocratisation progressive de la politique en Autriche-Hongrie, l'instauration du suffrage universel, l'égalité de toutes les nationalités de la monarchie sur la base du droit naturel, l'affaiblissement du centralisme autrichien au profit du renforcement de l'autonomie nationale et territoriale. Le principal représentant du parti fut le philosophe T. G. Masaryk. Zora Dvořáková,

intelligente et soutenait Beneš dans sa carrière. Elle recopiait pour lui des extraits de livres spécialisés et organisait son temps libre – tous deux étaient sportifs et se maintenaient en forme. Il ne fait aucun doute que leur mariage fut heureux. Avant la guerre, leur patrimoine s'accrut par l'achat de deux immeubles d'habitation dans le quartier de Vršovice²³. Éclatant à l'été 1914, la guerre interrompit cette vie comblée.

BENEŠ AU SEIN DU MOUVEMENT DE RÉSISTANCE

Beneš n'était pas préparé à cette conflagration d'une ampleur inattendue. Il en pressentait les conséquences pour l'Autriche-Hongrie et trouva finalement sa place aux côtés des opposants à la Monarchie, qui avaient lié leurs ambitions à sa désagrégation. À l'automne 1914, Beneš proposa son aide à Masaryk, tout d'abord lors d'une conversation sans engagement. Lorsque Masaryk indiqua qu'il avait déjà formulé son programme pour une Bohême indépendante, Beneš lui proposa de soutenir son action financièrement. C'était un geste inhabituel et généreux. Masaryk prit peu à peu conscience du fait qu'il avait gagné en Beneš un collaborateur d'une compétence, d'une capacité de travail et d'une loyauté peu communes. Beneš était jeune, énergique et résolu. Qui plus est, il avait ce courage du révolutionnaire prêt à mettre en jeu une vie sûre et rangée.

Masaryk partagea avec Beneš ses contacts confidentiels. Après le départ de Masaryk pour l'Italie en décembre 1914, Beneš devint par là même son représentant en Bohême. Il devint à cette époque l'un des principaux représentants de la société secrète « Maffia », qui était au cœur de la Résistance tchèque intérieure. Il assurait la liaison avec l'étranger, organisait le voyage des courriers et même la transmission des messages. Son attitude confinait parfois à l'imprudence. Cette caractéristique est attribuable à son tempérament, mais venait aussi de ce qu'il avait sous-estimé le pouvoir autrichien. Il n'était cependant pas le seul dans ce cas. Lors de son arrestation en mai 1915, le principal représentant de la Résistance intérieure Karel Kramář portait dans sa poche, à peine caché, un exemplaire de *la Nation Tchèque*. Beneš eut l'intuition que son tour pouvait venir lors d'une prochaine vague d'arrestations et décida donc à l'été 1915 qu'il était plus sûr de poursuivre son action anti-autrichienne depuis l'étranger. On oublie parfois que sans l'aide indispensable de sa femme, il aurait eu beaucoup plus de mal à passer à l'acte. Avant son départ pour la Suisse, il aida encore à classer une partie des écrits de Masaryk. C'est ainsi qu'il décrivit au président de la Ligue des associations tchèques de Ruthénie, Václav Vondrák, son départ et les débuts de son exil :

Než se stal prezidentem : T. G. Masaryk a realisté, 1882-1918, Praha, Nakl. EVA Milan Nevole, 1997 ; Josef Harna, Martin Kučera (eds.), *Politické programy českých "pokrokových" stran 1896-1920*, Praha, Historický ústav, 2010.

23. Zeman, Klimek, *The Life of Edvard Beneš...*, p. 26.

Comme vous le savez, j'ai fui la Bohême le 1^{er} septembre 1915. J'ai rejoint Masaryk à Genève. Dürich était à Lausanne, où il est resté jusqu'en février 1916. On convint que Masaryk serait à Londres, moi à Paris et que M. Dürich irait à Petrograd. Je me suis installé à Paris et j'ai effectué une série de voyages d'ordre organisationnel, en particulier en Angleterre, en Suisse, etc. La tâche a débuté fin septembre, dans des circonstances très dures. Chez nous, où j'ai eu l'occasion d'interagir et de parler avec tous les acteurs de notre vie publique et politique, on se représentait toute la situation à l'étranger d'une façon parfaitement erronée. On se figurait que tout était fin prêt, que la France, l'Angleterre, la Russie saisissaient, connaissaient et comprenaient notre question. Il s'est avéré que ce n'était pas le cas, qu'ils ne connaissaient ni ne savaient rien et qu'ils ne comprenaient pas bien leurs propres intérêts²⁴.

Hana était bien informée des activités de son mari et elle les soutenait, néanmoins elle ne l'accompagna pas en exil. Les époux tombèrent d'accord qu'il était préférable de parer aux dangers de la fuite et aux difficultés de l'exil. Hana allait toutefois subir une autre épreuve. Moins d'un mois et demi après le départ de Beneš, une perquisition eut lieu dans leur appartement de Vinohrady, où la police autrichienne cherchait des documents susceptibles de compromettre son conjoint et les autres membres de la « Maffia ». Hana Benešová, le conseiller Olič et sa fille At'a furent accusés de détenir des écrits de Masaryk. Cela se produisit dans le cadre de l'affaire dite « des boutons²⁵ », qui entraîna une persécution de grande envergure, le message chiffré était caché dans un bouton en tissu de l'espionne Linhartová. Hana Benešová et les autres personnes arrêtées furent transférées à la prison du tribunal territorial de Vienne.

Beneš apprit l'arrestation de sa femme par un message chiffré dans *Národní politika* [Politique nationale], le 23 novembre 1915. Ce qu'il note dans son agenda à cette date est surprenant de brièveté et de calme, mais c'est avant tout l'indice des illusions qu'il nourrit encore quant à l'impossibilité de poursuites plus dures vis-à-vis de son épouse²⁶. Il écrivit presque immédiatement à Milan Štefánik :

J'enrage quand je vois leur misère, là-bas ; et chez nous on pend les gens. Le procès intenté à ma femme et aux autres a recommencé, tous sont menacés de mort. J'en ressens parfois de l'angoisse. Cela va très bien. Le secrétariat [du Comité tchèque de l'étranger] est en place et dans l'ensemble, nous avons du succès. Que dois-je faire pour ton appartement ?²⁷

24. Vojenský historický archiv (VHA) f. ČSNR – Paris, c. 23, inv. n° 3572. Lettre d'Edvard Beneš à Václav Vondrák, 30 mai 1916.

25. L'affaire dite « des boutons » eut lieu en octobre 1915, quand la maladresse et la mauvaise coordination de la Résistance intérieure et extérieure permirent de confondre une messagère envoyée par les patriotes de Suisse. Jan Galandauer, « Knoflík ze šatů paní Linhartové. Špionážní nehoda prvního odboje », *Dějiny a současnost* 9, 2008, p. 30-32.

26. Hájková, Kalivodová, *Deníky Edvarda a Hany Benešových...*, p. 44. Note de l'agenda d'Edvard Beneš, 23 novembre 1915.

27. Dagmar Hájková, Ivan Št'oviček, Helena Nováčková (eds.), « Edvard Beneš a Milan R. Štefánik – Svědectví jejich dopisů », *Sborník archivních prací*, 52, 2004, n° 2, p. 604. E. Beneš à M. R. Štefánik, 26 novembre 1916.

Cette situation montre de nouveau combien Beneš essayait de surmonter ses craintes personnelles en se concentrant sur des sujets d'ordre pratique et surtout sur son travail. Hana Benešová ne supportait pas bien les conditions carcérales – à cause des conditions d'hygiène et de la mauvaise nourriture, de la pénurie de vêtements et des poux, son état de santé avait empiré. Elle supportait mal l'incarcération tant sur le plan physique que psychique et finit par être relâchée de la prison viennoise fin mars 1916. Elle comparut devant le tribunal de Vienne à l'automne et fut inculpée, au terme d'un procès pour haute trahison, pour s'être faite complice de recel. Elle fut d'abord incarcérée à Prague, puis de nouveau à Vienne, où les conditions de détention étaient encore pires que l'année précédente, si bien qu'elle vécut encore plus mal son incarcération²⁸. Elle fut relâchée en juillet 1917 grâce à l'amnistie de l'empereur Charles I^{er}²⁹.

Il est difficile de dire exactement combien les nouvelles de cette arrestation, que Beneš tenait de sources indirectes, lui pesaient. Il est certain qu'il était heureux d'y avoir lui-même échappé, mais il ne pouvait se défaire que difficilement de ses inquiétudes au sujet de sa femme. Cela s'ajouta aux difficiles débuts de sa vie d'exilé. En arrivant à Paris en septembre 1915, Beneš se retrouvait dans un environnement certes bien connu, mais marqué par la guerre. La méfiance à l'encontre des étrangers, les restrictions de guerre et la propagande y régnaient. Ses bases de départ n'étaient pas mauvaises – il y avait quantité d'amis, c'est là qu'il avait suivi sa formation et il connaissait la langue française, mais cela restait désespérément peu au regard des tâches qu'il voulait y accomplir. On comprend donc son soupir : « *Impressions bizarres ! – exilé*³⁰. »

PARIS – LOBBYING POLITIQUE

Lors d'une rencontre en Suisse en septembre 1915, Beneš et Masaryk entreprirent de réfléchir ensemble aux voies qu'il fallait emprunter pour mettre en œuvre leur programme visant à créer un État tchécoslovaque indépendant. Il était nécessaire de convaincre non seulement les représentants des pays de l'Entente, mais aussi les émigrés tchèques et jusqu'aux hommes politiques tchèques restés au pays, que ce plan était viable. La place de Beneš, prédéterminée par ses expériences d'avant-guerre, était à Paris. Il s'efforça de renouveler les relations et amitiés d'alors dans les cercles socialistes et académiques, même si nombre de ses amis avaient été appelés sous les drapeaux. D'aucuns pensent qu'il avait du mal à gagner les gens à sa cause :

28. AÚTGM, f. Hana Benešová, c. 1; f. Maffia (non classé).

29. Milada Paulová, *Tajný výbor [Maffie] a spolupráce s Jihoslovany v letech 1916-1918*, Praha, Academia, 1968, p. 25, 33, 38.

30. Hájková, Kalivodová, *Deníky Edvarda a Hany Benešových...*, p. 33. Note de l'agenda d'Edvard Beneš, 12 octobre 1915.

Il était dépourvu de charme personnel, était froid comme une machine, parlait français avec un mauvais accent de sa “voix de canard”, et en même temps souffrait de toutes sortes de sentiments d’infériorité à n’être qu’une personne infime³¹.

Il réussit malgré tout à obtenir leur faveur.

Fin septembre 1915, ses contacts journalistiques d’autrefois lui permirent de faire la rencontre de Pierre Quirielle, rédacteur au *Journal des débats*. Le 30 septembre 1915, Beneš rencontrait pour la première fois, sur le conseil de Masaryk, le professeur Louis Eisenmann, qui le présenta à un autre journaliste du même périodique, Auguste Gauvain³². Le professeur dijonnais Eisenmann avait soutenu en 1904 une thèse sur le Compromis austro-hongrois, il s’intéressait à l’Europe centrale et était devenu, en 1915, expert aux questions austro-hongroises dans le service des renseignements du ministère de la Guerre. Les idées et les buts que ces deux hommes avaient en commun en firent bientôt des amis et de proches collaborateurs. Tous deux étaient également d’accord quant à la nécessité d’une propagande médiatique diversifiée. Beneš savait fort bien qu’il était indispensable pour son mouvement non seulement de publier sa propre presse aussi bien en tchèque qu’en français, en anglais et en russe, mais également de s’introduire dans des journaux qui ne seraient pas expressément publiés en tant qu’organe d’un mouvement étranger. C’est ainsi que la déclaration du Comité tchèque de l’étranger [Český komitét zahraniční] du 14 novembre 1915, réclamant un État tchèque indépendant, fut publiée en version française, grâce à Beneš et à ses liens avec le rédacteur du *Petit Parisien* Paul Louis, dans la *Revue hebdomadaire* du 25 décembre³³.

À Paris, Beneš développa des contacts intensifs avec les journalistes. Grâce à son amitié avec Gauvain, il jouissait d’excellents contacts au *Journal des débats*. Quirielle et Nalèche lui assuraient un accès au quotidien *le Matin* dont le propriétaire, Maurice Bunau-Varilla, était l’ami du président du Conseil Aristide Briand. Les liens avec les cercles journalistiques faisaient partie de la propagande, onéreuse mais systématiquement développée, du mouvement de Résistance extérieure tchécoslovaque³⁴. L’autre cercle de contacts de Beneš appartenait au monde académique, par lequel il accédait aussi au monde de la

31. Vladimír Hellmuth-Brauner, *Paměti rodu*, Praha, H&H, 2000, p. 194.

32. Louis Eisenmann, *Několik obrázků, in 50 let Edvarda Beneše. Vzpomínky, svědectví, úvahy*, Praha, 1934, p. 323.

33. *Ibid.*

34. Un récapitulatif des dépenses consacrées à la propagande dans la presse pendant la Première Guerre mondiale, établi en avril 1919 par le ministère tchèque des Affaires étrangères, en fixe le montant total à 2 092 600 francs. Pour le journal *Le Temps*, par ex., la somme totale est de 650 000 Fr., tandis que *le Matin* obtint 300 000 Fr., *Le Petit Parisien* 180 000 Fr., *The New Europe* 75 000 Fr. et le *Journal des débats* 40 000 Fr. Des sommes non négligeables allèrent cependant aussi à des personnes : Albert Thomas (140 000 Fr.), Pierre Quirielle (24 000 Fr.), Louise Weiss (30 000 Fr.). Par l’intermédiaire de Denis, l’Institut slave devait recevoir 20 000 Fr. AÚTGM, EB IV/1, sign. R 131/5, c. 135. Sbírka dokumentů, Pařížská mírová konference, 1919, 1922.

politique. C'est ainsi qu'il rendit visite au slaviste Louis Léger pour lui demander son aide. Celui-ci, par l'entremise d'Anna Bourges, sœur de l'artiste peintre tchèque Zdenka Braunerová, le présenta à Philippe Berthelot, directeur du département politique du ministère français des Affaires étrangères. Bourges craignait les suites d'une rencontre entre Beneš et Berthelot, car elle considérait que Beneš était maladroit pour ce qui était de nouer une amitié ou d'obtenir la confiance d'un tiers. Pourtant, la rencontre se passa bien :

En effet, ce n'étaient pas deux personnes aspirant à une amitié personnelle qui se rencontraient, mais bien deux excellents calculateurs, dont les opérations se complétaient³⁵.

C'est en décembre 1915, dans l'appartement des époux Strimpl, qu'advint pour Beneš l'instant fatidique où il se rapprocha de Milan Rastislav Štefánik. Du même âge que lui, mais ayant davantage l'expérience de la société, ce lieutenant de l'armée française apporta une aide décisive aux progrès de Beneš dans les salons et cercles culturels parisiens, et celui-ci réussit à tirer parti de cette occasion. Avant la guerre encore, Štefánik avait fait la connaissance, grâce à ses projets de voyage aussi bien qu'à son charme, de nombreuses personnalités politiques françaises, issues notamment du monde parlementaire (par ex. Émile et Camille Chautemps, Albert Dalimier, Anatole de Monzie)³⁶. Début 1915, il était arrivé au front et, en dépit de sa mauvaise santé, avait été accepté dans l'aviation. Il avait fait ses preuves comme aviateur de reconnaissance et avait été envoyé sur le front serbe, d'où il était revenu gravement malade. Au sortir de l'hôpital à Rome, une seule idée l'habitait : contribuer à la libération des Tchèques et des Slovaques. Lors de leur rencontre, il avait charmé Claire de Jouvenel, figure phare de la vie mondaine à Paris, avec la phrase : « Aidez-moi à libérer ma patrie ! »³⁷ C'est probablement lui qui introduisit Beneš dans son salon, au début de l'année 1916.

Claire de Jouvenel appréciait la vie mondaine et les débats intellectuels plus que tout. Philippe Berthelot, notamment, était un visiteur régulier de son salon, lequel accueillait non seulement des Français, mais beaucoup d'Américains également. Étaient invités des hommes politiques, des artistes ainsi que des industriels. Comme Claire de Jouvenel était en contact direct avec Aristide Briand, Édouard Herriot et d'autres ministres, on la surnommait « L'Instance Publique ». Durant la guerre, un lien d'amitié qui allait perdurer au-delà de 1918 se tissa entre elle et Beneš. Par son intermédiaire, Beneš fit la connaissance, en janvier 1916, de l'editorialiste Jules-Auguste Sauerwein. C'est ainsi que s'ouvrirent à lui les portes du *Matin*.

35. Hellmuth-Brauner, *Paměti rodu...*, p. 195.

36. Marès, *le Séjour d'Eduard Beneš...*, p. 168.

37. Dušan Kováč, *Milan Rastislav Štefánik*, Budmerice, Rak, 1996, p. 39.

Dans les premiers temps de son exil parisien, Beneš resta très dépendant des contacts et relations mondaines de Štefánik. Il l'appréciait non seulement comme une personne instruite et un diplomate capable et influent, mais surtout comme quelqu'un qui disposait de « *contacts avec les personnalités les plus haut placées de la République française et d'Italie*³⁸. » Beneš sut adroitement tirer profit des opportunités que lui ouvrait Štefánik, tant et si bien qu'à l'automne 1916 il pouvait déjà s'en vanter auprès de lui :

Depuis ton départ, mes contacts personnels se sont multipliés, l'action à mener s'est tant accrue qu'il m'est presque impossible de m'éloigner, ne serait-ce qu'une journée³⁹.

C'est pendant la guerre que les trois hommes les plus importants de la Résistance extérieure, T. G. Masaryk, E. Beneš et M. R. Štefánik, se réunirent pour la première fois, à Paris en février 1916. Il est peu probable qu'ils aient pu se rencontrer tous les trois avant la guerre, même s'ils se connaissaient les uns les autres et que Štefánik aussi bien que Beneš appartenait au cercle des admirateurs de T. G. Masaryk. Ces personnalités de générations et de tempéraments différents réussirent à former une bonne équipe, qui remporta de nombreux succès. Štefánik, passionné et charismatique, à son aise en société, complétait bien un Beneš plus travailleur et systématique. Ils se soutenaient mutuellement et, en dépit de dissensions et de rancœurs passagères – qui sont bien explicables et compréhensibles, eu égard à la tension émotive qui règne en période de guerre – réussirent à maintenir une unité de discours et d'actions, ainsi qu'à concilier les avis les plus divers, tant parmi les exilés qu'auprès des organisations intérieures. La situation de Masaryk et de Beneš était différente de celle de Štefánik, qui avait été naturalisé Français : ils étaient des exilés, les ressortissants d'un État ennemi. Ils durent supporter les désagréments liés à leur situation d'étrangers dans un pays de l'Entente – Masaryk devait informer la police de tous ses déplacements, Beneš fut à plusieurs reprises arrêté à la frontière, on le soupçonnait d'espionner pour les Allemands. Ni l'un ni l'autre ne souhaitait s'installer définitivement à l'étranger. Masaryk comme Beneš avaient laissé chez eux leurs proches et étaient conscients de leur avoir causé des complications par leur attitude réticente vis-à-vis de la guerre. Beneš connaissait la France, mais ne pouvait pas s'y sentir en sécurité ni en confiance, comme Štefánik. Il escomptait que son départ de Bohême fût seulement provisoire et qu'un retour au pays signifierait la réussite de son entreprise.

Les Tchèques émigrés ou issus de l'émigration jouèrent sans conteste un rôle important dans la Résistance tchécoslovaque extérieure : ils lui apportaient une base financière, prenaient une part active dans la propagande et dans les médias, ainsi que dans le lobbying. Néanmoins, Masaryk et Beneš étaient persuadés que

38. VHA, f. ČSNR – Paris, c. 23, inv. n° 3572. Lettre d'Edvard Beneš à Václav Vondrák, 30 mai 1916.

39. Hájková, Št'oviček, Nováčková, « Edvard Beneš a Milan R. Štefánik... », p. 603.

c'étaient des hommes politiques du pays qui devaient se trouver à la tête du mouvement de Résistance. C'est ainsi que le Comité tchécoslovaque de l'étranger, où les représentants des organisations d'émigrés étaient en majorité, fut remplacé aux premiers mois de l'année 1916 par le Conseil national tchécoslovaque, organisme de supervision auquel participèrent tout d'abord T. G. Masaryk, le député agrarien Josef Dürich et Edvard Beneš comme secrétaire général. Štefánik n'en devint officiellement membre qu'ultérieurement.

La rencontre entre Masaryk, Beneš et Štefánik en février 1916 démontra leurs dispositions à travailler en équipe. Masaryk était venu à Paris pour rendre visite au président du Conseil Aristide Briand et lui présenter son programme. C'était Štefánik, lequel accompagna Masaryk à la réunion, qui avait arrangé cette réception. Beneš, quant à lui, fit en sorte que celle-ci soit largement relayée par la presse. À dater de février 1916, Beneš devint une personnalité centrale dans l'organisation de la Résistance extérieure, et pas seulement en France. Grâce à son frère Vojta, il pouvait influencer sur le travail de l'Association nationale tchèque en Amérique et, au cours de ses voyages en Italie, il prit contact tant avec les cercles politiques, académique et médiatique italiens que parmi les prisonniers et les volontaires de guerre tchèques.

Beneš renforçait systématiquement sa position. Il entra par là en conflit avec ceux qui n'étaient pas en mesure de suivre son rythme de travail ou ne se montraient pas suffisamment capables. En cette période, il fit montre d'une sévérité presque autoritaire, ce que traduisent également ses opinions sur les émigrés tchèques ou les hommes politiques français. Car les notes de son agenda comportent nombre de remarques sur ses relations personnelles, ses amitiés, les conflits et les disputes qu'il connut. Il est ainsi possible de suivre l'évolution de ses relations avec Masaryk, Štefánik ou encore Dürich. Son désaccord avec Dürich était lié à la consolidation de sa propre position, comme de celle de Štefánik, au sein de la direction de la Résistance : c'était l'opposition de deux conceptions, un conflit portant sur la manière de financer la résistance, mais aussi sur les méthodes de travail et leur efficacité.

Vice-président du Conseil national tchécoslovaque, Josef Dürich avait joui, tout d'abord, d'un statut plus important que celui de Beneš. Masaryk lui fut longtemps favorable en raison de ses appuis politiques ; à part lui, c'était le seul député à avoir choisi l'exil. À Paris, Beneš collabora cependant de plus près avec Dürich et s'en fit une idée plus précise. Dans ses notes, il le décrivait comme un personnage comique, ridicule et idiot. Il finit par considérer que Dürich était abject et incompetent. Ce conflit dans la direction du Conseil tchécoslovaque ne s'acheva qu'avec l'exclusion de Dürich, décidée début 1917 en Russie par Štefánik, avec l'appui de Beneš.

Il y eut d'autres désaccords graves sur le programme politique, par exemple celui qui opposa Beneš et Denis sur la direction du périodique *la Nation Tchèque*, à l'automne 1916, avant de déboucher sur la prise de contrôle définitive du

périodique par Beneš⁴⁰. La question yougoslave et le soutien aux Slaves du Sud étaient la pomme de discorde. Tandis que Denis se déclarait ouvertement en faveur de la Yougoslavie et s'engageait, par exemple, pour que Trieste revienne aux Slaves du Sud, Beneš et Štefánik menaient des négociations avec l'Italie en vue de fonder une armée tchécoslovaque et ils adoptaient donc une position beaucoup plus prudente à l'égard des Slaves du Sud. Vexé, Denis fonda avec Robert de Caix un nouveau mensuel, *le Monde slave*, en mai 1917. Il continua néanmoins à contribuer à *la Nation tchèque* ; dès l'été 1917, Beneš et le professeur vieillissant se réconcilièrent et leur amitié perdura⁴¹.

Beneš avait acquis en propre la capacité d'être constamment au plus près de l'information – il discutait, posait des questions, se rendait là où c'était nécessaire. Il expliquait aux gens son programme pour un État tchécoslovaque indépendant et les persuadait de la légitimité des revendications tchèques. Dans le même temps, il apportait des informations confidentielles sur la Double monarchie, menait une action de propagande qui sapait l'Empire habsbourgeois et fléchissait les soldats, si nécessaires à celui-ci. Il décida de continuer à s'adresser directement au ministère des Affaires étrangères et de travailler systématiquement avec Philippe Berthelot et le sous-chef de cabinet Albert Kammerer⁴². Il parvint finalement s'introduire dans les hautes sphères de la politique et de la guerre. Les notes de son agenda révèlent comment il s'intégra, jour après jour, à la vie politique et sociale parisienne. Nul doute que Beneš était persévérant jusqu'à l'opiniâtreté, quand il entreprenait de plaire et d'intéresser ; son acharnement au travail, sa patience et sa persévérance lui valurent la sympathie de beaucoup.

Dans ses innombrables mémorandums, il soulignait toujours l'intérêt que les personnes consultées manifestaient pour l'adoption de tel ou tel projet, puis distribuait ce mémorandum, seul ou avec l'aide de Štefánik, au maximum de personnes pouvant avoir une quelconque influence sur le résultat. À ces fins, il dépensait ses forces sans compter et répétait en boucle les mêmes arguments. En octobre 1917, Beneš présenta au Quai d'Orsay ses premiers grands mémorandums sur l'autonomie tchécoslovaque, par ex. *L'État tchécoslovaque comme la base de la barrière anti-germanique et l'obstacle principal à la réalisation du plan pangermanique*. Dès 1916, il avait publié son manifeste incendiaire *Détruisez l'Autriche-Hongrie ! Le martyre des Tchécoslovaques à travers l'Histoire*, dans lequel il avait refusé la fédéralisation de l'Autriche-Hongrie et montré que l'autonomie de l'État tchécoslovaque n'était pas négociable.

40. Marie-Thérèse Borrelly, « Ernest Denis et les intellectuels français au service de l'indépendance tchécoslovaque : 1914-1918 », in *Travaux et Recherches* n°3, P. M. E. I. Metz, 1972, p. 214-232.

41. Louis Eisenmann demanda le 29 juin 1920 son aide à Beneš, car on avait décidé à la Sorbonne de mettre le professeur Denis à la retraite. Beneš promit alors d'intervenir, pour que tous deux puissent encore le « conserver comme force d'action », AÚTGM, EB IV/1, correspondance envoyée, c. 18.

42. Marès, *le Séjour d'Eduard Beneš...*, p. 256.

Pendant son séjour parisien en temps de guerre, Beneš fut assurément un homme de bureau. Ses tâches quotidiennes consistaient en une lecture et une analyse systématiques de la presse européenne et intérieure, l'écriture de mémorandums et une correspondance incessante dans toutes les directions. Ce rituel quotidien était régulièrement interrompu par des visites à divers services administratifs, en particulier au ministère des Affaires étrangères, de la guerre et des munitions, où il négociait patiemment le statut des volontaires tchécoslovaques et la reconnaissance d'un statut particulier pour sa propre armée. Ses affaires le conduisaient parfois à Rome ou à Londres, mais c'est à Paris qu'il passait le plus clair de son temps. Eisenmann se rappellera plus tard à quelle fréquence il allait rendre visite à Beneš rue Bonaparte, le plus souvent au matin, vers huit heures et demie, heure à laquelle il le trouvait déjà en plein travail :

Le plus souvent, Beneš était déjà à sa table et travaillait. S'il était parfois nécessaire de l'attendre dix minutes, c'était parce qu'il était allé se coucher à quatre ou cinq heures du matin en ayant passé la nuit sur un mémorandum ou un article⁴³.

À l'écrit, Beneš était un styliste remarquable, qui disposait de bons arguments, mais c'était un piètre orateur. Il devait minutieusement préparer et consigner à l'écrit même la plus courte de ses interventions⁴⁴. Il était trop abstrait et trop froid, les affaires personnelles et les tracasseries des autres le dérangeaient et le freinaient dans son inlassable travail. En revanche, cette caractéristique lui permettait de se concentrer pleinement sur ses buts personnels ou sur ceux de l'État dont il défendait la cause. Il était trop abstrait et asocial, mais bon calculateur en politique. Son entourage s'en aperçut rapidement et beaucoup l'avaient pris en grippe pour cette raison.

LES CONTACTS EN SOCIÉTÉ DE BENEŠ

Beneš savait comment se comporter dans les milieux universitaires et journalistiques. Il ne se soustrayait cependant à aucune autre possibilité de lier des contacts qui servissent les buts de la résistance tchécoslovaque. C'est pourquoi il s'efforçait de pénétrer les cercles ecclésiastiques, aristocratiques et artistiques. Il s'adressait aux représentants des Églises, en particulier aux protestants. Le 26 février 1918, Beneš rencontra toutefois le prêtre catholique Emmanuel Boyreau, de la paroisse parisienne Notre-Dame du Rosaire. Boyreau servit d'intermédiaire entre Beneš et Robert Pinot, un important manufacturier, représentant du syndicat métallurgique⁴⁵. En 1917, grâce à la collaboration entre Beneš et le journaliste Édouard Trogan, correspondant du magazine catholique

43. Louis Eisenmann, «Vzpomínky z domu č. 18 v ulici Bonapartově», *Národní Osvobození*, 5^e année, n° 299, 28 octobre 1928, p. 17.

44. Hellmuth-Brauner, *Paměti rodu...*, p. 194.

45. AÚTGM, f. EB IV/2, sig. 314, KOR-8, lettre de E. Boyreau à E. Beneš, 22 février 1918.

le Correspondant, un rapprochement notable advint entre le camp de la politique catholique française et le cercle des intellectuels soutenant l'indépendance tchèque⁴⁶.

Les contacts de Beneš avec les cercles aristocratiques se resserrèrent encore au cours des années 1916 et 1917. Beneš se présenta dès février 1916 devant le comte Charles d'Aunay, qui dirigeait la commission des Affaires étrangères du Sénat et s'intéressait aux nationalités de l'Autriche-Hongrie. Les milieux aristocratiques parisiens restaient très cosmopolites, même pendant la guerre. Dans les salons, on ne croisait pas seulement de la noblesse française, mais aussi des étrangers – des membres de familles prestigieuses russes, belges ou encore britanniques. Parmi eux, on peut nommer le comte Aleksandr Aleksejevič Ignat'ev, Konstantin Broël de Plater, le comte Luj Vojnović ou encore le vicomte Robert de Caix.

Beneš connut finalement – et de façon plutôt paradoxale – des succès de société dans les salons, où les femmes jouaient un rôle dominant. À dater de mai 1916, on voit apparaître dans l'agenda de Beneš des notes sur ses visites à Magdeleine Calemard du Genestoux, intellectuelle française auteur de livres pour enfants. Il devint ainsi, par étapes, un acteur de la vie mondaine parisienne – sous la pression des circonstances extérieures plutôt que pour son seul plaisir. Outre les salons, il se rendait aussi dans les grands restaurants parisiens et les cafés réputés, comme le restaurant Voisin, rue Saint-Honoré ; le restaurant Prunier, boulevard Victor Hugo ; le café Lutetia dans l'hôtel du même nom, boulevard Raspail, ou encore le célèbre salon de thé Rumpelmayer, sur la luxueuse rue de Rivoli. Ces sorties n'étaient motivées ni par le goût des bonnes choses, ni par l'ambition sociale – Beneš les acceptait comme une part indispensable de son rôle dans la Résistance. La société parisienne aussi bien que le protocole qu'exigeait son nouveau statut lui imposaient ce style de vie. Štefánik joua un rôle non négligeable pour l'aider à gagner en prestance et à gravir les échelons sociaux. Ce fut aussi lui qui le persuada de changer son petit appartement au 5^e étage du 7 rue Léopold Robert pour le 18 rue Bonaparte, en plein cœur du Quartier latin, à deux pas du boulevard Saint-Germain et de l'École des sciences politiques. Son déménagement eut lieu en 1916 et les nouveaux locaux accueillirent aussi bien le siège du Conseil national tchécoslovaque que la rédaction de *la Nation tchèque* et celle de *Československá samostatnost* [Indépendance tchécoslovaque]. Beneš était satisfait de son nouvel appartement, qui était confortable ; il disposait enfin d'un endroit digne d'accueillir les visites officielles, bien qu'il continuât en même temps de fréquenter les bons restaurants : tout cela n'étant pour lui que le décor de son activité politique. D'après les souvenirs de Maurice Janin :

46. Beneš, *Světová válka a naše revoluce I*, Praha, 1927, p. 503.

[Štefánik] chambrail parfois E. Beneš, lui reprochant en plaisantant d'être un Spartiate, de ne pas être capable d'apprécier la bonne cuisine et de ne pas boire de vin, lui étant, à ce qu'il disait – et il voyait en cela une qualité due au fait d'être slovaque et non tchèque – capable de goûter un bon vin et un plat bien préparé⁴⁷.

Durant la deuxième moitié de l'année 1917 et surtout en 1918, Beneš trouva en Madame Ménard-Dorian une hôtesse importante. Son salon avait un ton clairement républicain, voire radical. L'inclinaison de Madame Ménard-Dorian allait aux idées de la libre-pensée socialiste et de l'anticléricalisme. Aux réceptions fastueuses et aux dîners en comité plus réduit qui se déroulaient chez elle, il ne manquait aucun des représentants majeurs de la gauche française : Léon Blum, Paul Painlevé, Marcel Cachin. Sa fille Pauline, elle aussi, eut un engagement politique pendant la guerre et accorda son asile à de nombreuses personnes, à des étrangers en particulier⁴⁸. Pour Beneš, Madame Ménard-Dorian ne fut pas simplement une dame de bonne compagnie ou une interlocutrice, elle joua un rôle plus actif. Ainsi toutes les annonces de Beneš à Albert Thomas entre février et juin 1918 passèrent-elles d'abord entre les mains de Madame Ménard-Dorian, et furent sans doute éditées par elle⁴⁹.

D'autres régularités mondaines de Beneš le menaient au salon d'orientation socialiste de Gabrielle Lacaze, dont le mari Lucien Lacaze était ministre de la Marine dans le cabinet Briand. C'est dans ce salon que Beneš rencontra, le 2 février 1918, un historien d'art américain d'origine lituanienne, Bernard Berenson. Celui-ci faisait ses études à Paris et se montrait souvent dans les salons, en illustre compagnie. Berenson notera plus tard dans ses mémoires :

I first met him early in 1918 at the Baroness Lacaze's. She introduced him as a young Czech student who was working for the freedom of his country⁵⁰.

À cette époque, Beneš n'était certainement plus un jeune étudiant tchèque, malgré tout il resta longtemps, pour certains milieux, un homme de l'Est excentrique qui avait des plans ambitieux pour la reconstruction de l'Europe. Beneš avait l'air jeune et certains ne lui accordaient pas d'attention. Ses connaissances étendues, la remarquable vision d'ensemble qu'il avait de l'actualité internationale, sa capacité à analyser la situation présente et à y évoluer surprenaient pourtant même dans les cercles politiques les plus informés. L'opinion de Berenson sur le discret Beneš ne changea toutefois pas beaucoup, même

47. Maurice Janin, *Moje účast na československém boji za svobodu*, Praha, J. Otto, [1926], p. 79.

48. Laure Rièse, *les Salons littéraires parisiens, du second Empire à nos jours*, Toulouse, Privat, 1962, p. 119, 182.

49. Archives du ministère des Affaires étrangères, papiers Albert Thomas, n°225.

50. Bernard Berenson, *Sunset and twilight: from the diaries of 1947-1958*, New York, Harcourt, 1963, p. 98. [Je le rencontrai pour la première fois début 1918, chez la baronne Lacaze. Elle me le présenta comme un jeune étudiant tchèque qui travaillait à la liberté de son pays]. Bernard Berenson est un historien de l'art, d'origine juive lituanienne, qui vivait alors à Paris pour poursuivre ses études et avait fréquenté les cercles culturels et intellectuels de la capitale.

après qu'il fut nommé ministre des Affaires étrangères à l'automne 1918 et que les représentants des puissances victorieuses l'acceptèrent comme un partenaire à part entière. Malgré cela, il notera que son activisme lui permettait de mener ses ambitions à bien :

I was living opposite the Trocadero, where he came to see me, asking to be put in relation with our [USA] State Department [...] I kept seeing him off and on until after the Peace Conference in 1919, when he gave a big farewell luncheon to all and sundry who had helped him. He was quiet, modest, gentle, never seemed put out, never said anything extravagant. Only he came often and in the end got just what he meant to get, whereas the Italians put people's backs up by beginning with exaggerated demands⁵¹.

Le but que Beneš poursuivait en développant des contacts dans la bonne société était clair : pénétrer les cercles politiques influents. Pendant cette guerre, il se découvrit un grand talent pour les intrigues de couloir. Avant de s'assurer un accès permanent aux sphères politiques supérieures, il allait et venait constamment dans les différents ministères et s'efforçait d'y influencer sur les fonctionnaires des échelons inférieurs. Il savait parfaitement que c'étaient eux qui préparaient les dossiers pour leurs supérieurs hiérarchiques. On peut en dire autant pour la quasi-totalité des relations sociales de Beneš.

Lorsque la révolution d'Octobre éclata en Russie, Edvard Beneš prit davantage conscience de l'importance du volet militaire dans la Résistance. Les volontaires et les légions tchèques en formation constituaient un atout important dans cette guerre sanglante, qui s'éternisait. Au sein du Conseil national tchécoslovaque, ce fut avant tout Štefánik qu'on considéra comme l'expert des questions militaires, et lui-même travaillait en priorité à l'organisation de l'armée. Bien qu'il n'eût pas reçu de formation militaire en bon uniforme, il recrutait pour les légions tchécoslovaques parmi les prisonniers de Russie, de Roumanie, d'Italie, ainsi que des volontaires aux États-Unis. Beneš appréciait les compétences militaires de son ami et ses talents de négociateur :

Il faudrait que tu sois là – dès que des militaires sont ici, ça va mal. Domage que tu ne sois pas là – je suis un non-initié⁵².

Il s'efforçait d'égaler Štefánik :

Mais il faut que j'intervienne dans les affaires militaires, et je ne suis pas un militaire. Ici, je ne peux le confier à personne. Je n'ai pas peur de faire une faute, je me suis déjà assez formé en la matière⁵³.

51. Berenson, *Sunset and twilight...*, p. 98. [Je vivais en face du Trocadéro, où il vint me voir pour me demander de le mettre en relation avec le Département d'état des États-Unis [...]. Je continuai de le voir de temps en temps jusqu'après la Conférence de la paix de 1919, où il donna un grand gueuleton d'adieux pour tous ceux qui l'avaient aidé. Il était calme, modeste, aimable, rien n'avait l'air de le déranger, il ne disait jamais rien d'extravagant. Seulement, il venait souvent, pour obtenir finalement tout juste ce qu'il comptait obtenir, contrairement aux Italiens qui vous agacent, en arrivant tout de suite avec des revendications exagérées.]

52. Hájková, Št'ováček, Nováčková, «Edvard Beneš a Milan R. Štefánik...», p. 613. Lettre d'E. Beneš à M. R. Štefánik, 17 juillet 1917.

53. *Ibid.*, p. 627. Lettre d'E. Beneš à M. R. Štefánik, 10 août 1917.

L'intention première des représentants du Conseil national tchécoslovaque était de regrouper toutes les troupes en France ; il fut finalement possible d'obtenir plusieurs convois de Russie et d'Amérique. La bonne réussite des efforts visant à faire admettre le statut particulier des unités tchécoslovaques reposait sur l'évolution de la situation internationale – victoires et défaites sur le front ainsi qu'offres de paix. Entraient aussi en jeu, bien entendu, les exigences des parties belligérantes.

Dans les notes des agendas de Beneš, on note la multiplication de ses contacts avec des membres de l'armée française. Parmi eux figurent surtout le futur commandant de l'armée tchécoslovaque, le général Maurice Janin, mais aussi le général Henri Alby ou encore le lieutenant-colonel Jean Vidalon et le lieutenant-colonel Cros, le premier chef du « Bureau slave » au ministère de la Guerre, le général italien Nicola Brancaccio ou encore les généraux russes Ignat'ev et Loxvickij. Dans ses négociations avec les représentants des armées, Beneš restait un pragmatique – il commençait par analyser la situation actuelle, calculait ses chances et les adaptait selon les cas. Il n'hésitait pas, avec la souplesse qui lui était propre, à réévaluer sa position et éventuellement à se retirer, s'il voyait ses buts menacés. Beneš savait s'adapter, il procédait lors des négociations tout autrement que le philosophe Masaryk ou l'émotif Štefánik – mais en fin de compte, n'avait pas moins de succès. Il préférait tirer profit de sa rationalité, de sa formation française et de sa connaissance approfondie de la mentalité du pays. À la fin de la guerre, Beneš se sentait presque au même niveau que ses homologues français. Cela s'explique par l'importance croissante de l'armée tchécoslovaque qu'il avait contribué à créer et par la reconnaissance officielle, par les pays de l'Entente, du Conseil national tchécoslovaque comme institution politique. Beneš s'était acquis cette reconnaissance grâce à son intégration sociale dans les milieux parisiens de la haute diplomatie, où il suivait de près la politique des couloirs.

LA VIE CONJUGALE À DISTANCE

Tandis que Beneš, à Paris, était entièrement absorbé par son nouveau rôle politique, Hana connaissait en Pays tchèques, à la campagne, la pénurie d'une longue guerre et la documenta en détails dans son journal. Pendant leurs trois années de séparation, les époux ne reçurent que peu de nouvelles l'un de l'autre. Au début, Beneš lui envoyait bien des lettres de Suisse, mais plus tard il ne leur resta que les messages transmis par l'intermédiaire de messagers secrets ou de petites annonces dans les journaux, dûment chiffrées. Par ailleurs, Hana était informée des activités de son mari par les dénonciations publiées dans la presse. La différence entre ce qu'ils notent chacun dans leur journal ou agenda est caractéristique de leurs façons respectives de vivre la guerre. Hana ne fut pas aigrie de son séjour en prison, elle considéra au contraire que c'était la meilleure

solution, trouvant une consolation à en avoir fait elle-même l'expérience plutôt qu'Edvard.

Je ne sais pas comment j'aurais supporté ton emprisonnement et je remercie le sort d'avoir pu subir cela pour toi. Assurément, mes neuf mois d'emprisonnement se sont accompagnés d'impressions et de sentiments multiples, mais ce qui l'emportait très nettement, c'est le sentiment heureux que toi, ils ne t'avaient pas⁵⁴.

La nature de ces notes change au cours de la dernière année de guerre. Les agendas sommaires de Beneš sont surtout remplis de noms issus de cercles politiques français, italiens, anglais et russes, ainsi que de brèves remarques. Les notes de sa femme sont plus narratives et sentimentales. Hana Benešová ne tenait pas son journal que pour elle, mais aussi pour servir de memento chronologique des événements qu'elle voulait raconter plus tard à son mari. Elle entendait se préparer à son retour et l'accueillir en femme informée de la situation politique. Elle lisait les journaux avec assiduité et commença à apprendre l'anglais. Les notes de son journal montrent ses efforts pour s'impliquer dans l'activité publique, être bonne patriote et Tchèque éclairée. Les articles de journaux tenaient Hana au courant des missions diplomatiques de son mari en France, en Angleterre et en Italie et c'est avec une fierté non dissimulée qu'elle suivait les informations sur les « grandes tâches » qu'il accomplissait. Plus elle en apprenait sur les activités de son mari, plus elle était consciente de sa position et de son influence croissante. Dans le même temps, elle appréhendait la forme que prendrait leur nouvelle vie – serait-elle capable de s'adapter à la nouvelle situation et d'être la digne épouse d'un conjoint couronné de succès ? D'autres notes de Hana, écrites à l'été et à l'automne 1918, révèlent combien elle était bouleversée du tour nouveau que prenaient les affaires de son mari. Tandis qu'elle-même passait de longs mois de solitude à la campagne, Edvard n'était plus loin des ultimes négociations pour l'indépendance tchécoslovaque et, le 14 octobre 1918, finit par être nommé ministre de l'Intérieur et des Affaires étrangères du gouvernement tchécoslovaque provisoire. Hana se mit peu à peu à rêver du retour de son mari adulé, attendait le moment où elle pourrait enfin tout lui confier, l'entendre raconter ses aventures. Elle-même voulait voir le monde.

Les notes de l'agenda de Beneš se transforment à partir de 1918. Cela ne tient pas seulement au changement de format de son journal, mais aussi au contenu de ces notes. Absorbé par l'activisme fiévreux du moment et manquant cruellement de temps, Beneš ne pouvait se permettre de noter de longues réflexions – par ailleurs, il connaissait déjà la majorité des interlocuteurs avec lesquels il était alors en contact. C'est pourquoi il n'estimait pas nécessaire de les décrire plus en détail. Ces pages de son journal sont surtout remplies de mentions

54. Hájková, Kalivodová, *Deníky Edvarda a Hany Benešových...*, p. 207. Note du journal intime de Hana Benešová, 16 juillet 1918.

sur les légionnaires tchécoslovaques et sur l'armée. Il ne nota pas – ou n'eut pas le temps de noter – les principaux événements de l'époque. Manquent dans son agenda, par exemple, des remarques sur les célébrations du 14 juillet 1918, auxquelles il participa aux côtés des représentants du gouvernement tchèque. Un régiment tchécoslovaque participait également au défilé, parmi les représentants gouvernementaux et militaires des États alliés ou neutres ; le drapeau tchécoslovaque y fut présenté⁵⁵. De même, Beneš ne compléta qu'*a posteriori*, par une chronologie succincte, les données sur les mouvements des troupes et sur les batailles des légionnaires tchécoslovaques en Sibérie, qu'il établit – à l'aide de ses agendas – une fois la guerre finie⁵⁶. Dès l'automne 1917, des notes écrites d'une autre main que la sienne apparaissent dans ses agendas. Débordé, Beneš s'était vu obligé de permettre une intrusion dans sa vie privée et de déléguer en partie l'organisation de son emploi du temps.

Hana Benešová reçut les premières lettres de son mari à partir de la mi-novembre 1918⁵⁷. Il l'assurait surtout de sa bonne santé et de son travail incessant. Avec un certain optimisme, il lui promettait qu'ils se reverraient pour Noël, dès qu'il arriverait en Bohême. À la fin d'une des lettres, il évoquait avec quelque satisfaction leurs sacrifices communs :

Je suis extraordinairement satisfait et heureux que tout aille, que tout ait évolué de la sorte. Nous étions peu nombreux à s'y attendre – mais quand je suis venu ici, que j'ai fait le tour de la situation, j'ai eu l'impression que cela finirait de cette manière [...] si moi, aujourd'hui, je suis en pareille situation, si toi, tu es à l'honneur, si tous chez le conseiller [c.-à-d. chez les Olič] ont aujourd'hui tant de satisfaction, c'est la conséquence de ce que nous avons tous subi des privations et souffert⁵⁸.

En raison de la conférence de paix en préparation, Beneš ne put pas rentrer à Prague avant Noël, comme il l'avait tout d'abord prévu, et il invita sa femme à le rejoindre à Paris. Il la prévint des grands changements qui s'annonçaient pour leur vie commune :

Et si tu viens ici bientôt, tu te retrouveras dans une situation qui te surprendra. La charge ministérielle exige de faire de la représentation, dîners, déjeuners, visites, etc. Ce n'est pas agréable !⁵⁹

Beneš évaluait quant à lui de façon relativement critique ses capacités à la représentation sociale, qu'exigeait son nouveau rôle de ministre :

55. Cet événement laissa de fortes impressions auprès d'autres participants. Cf. Josef Kápar, « 14 juillet 1918 », in *50 let Edvarda Beneše...*, p. 198-199 ; Janin, « Vzpomínky z rue Bonaparte », in *ibid.*, p. 336.

56. Cf. AMZV, fond Edvard Beneš – archives particulières, c. 1. Remarques chronologiques « Benešovo kalendarium », 30 septembre 1915-30 décembre 1918.

57. Jana Šetřilová, Jaroslav Čechura (eds.), *Listy důvěrné : vzájemná korespondence Hany a Edvarda Benešových*, Praha, Riopress, 1996, p. 26.

58. *Ibid.*, p. 27.

59. Šetřilová, Čechura, *Listy důvěrné...*, p. 30.

Le roi d'Angleterre est ici, je suis tenu de lui rendre une visite officielle : ce soir auprès du président de la République en présence du roi, demain auprès du ministre Pichon, la même chose est en préparation avec le roi d'Italie, celui de Belgique, etc. Tu sais que ce genre de choses ne me va pas. Mais dans l'intérêt de la patrie, on ferait tout⁶⁰.

Il ne fait pas de doute que Beneš apprit beaucoup sur sa fonction représentative durant ces derniers mois. Il assistait à un nombre toujours plus important de réceptions et autres événements mondains, était en contact avec les plus hauts représentants de divers États. En Tchécoslovaquie également, il avait grimpé les échelons sociaux. Sa photographie officielle de ministre des Affaires étrangères y était vendue sous forme de carte postale. Hana put alors évaluer à son tour la transformation de Beneš :

J'ai entendu dire que tu étais devenu un monsieur élégant et j'ai hâte de te voir ainsi. Tu es pour moi un sujet de joies sans limites – j'espère seulement que tu seras aussi content de moi⁶¹.

Les retrouvailles d'Edvard et Hana Beneš, dont ils ne laissèrent aucun témoignage personnel, n'eurent finalement lieu que le 1^{er} janvier 1919⁶². Hana, alors âgée de trente-quatre ans, fit son entrée dans la vie publique aux côtés de son mari, comme une femme envoûtante et pleine de tact. Dès cet instant et jusqu'à la fin de ses jours, elle apporta à son époux un grand soutien dans ses charges publiques. Bien que Beneš se fût longtemps considéré comme un « véritable débutant dans les arts de la diplomatie⁶³ », il était bel et bien devenu, à la faveur du cataclysme que fut la Guerre mondiale, un homme de diplomatie. Sa progression avait été rapide, dans des circonstances difficiles. En temps de guerre, il s'était souvent senti étranger parmi les représentants des gouvernements de l'Entente, auprès desquels il avait un rôle de quémendeur et non pas de partenaire égal. Mais son ardeur à la tâche, sa ténacité et sa capacité à présenter le programme et les idées de la Résistance tchécoslovaque lui valurent finalement leur respect et leur soutien.

Assurément, la vie de Beneš fut imprégnée de culture française. Depuis son premier séjour à Paris en 1905-1908, il voyait dans la capitale de la France une synthèse de la vie moderne. Par la suite, lui et sa femme adoptèrent un style de vie et un sens de l'élégance qu'ils estimaient français. Son admiration pour ce pays perdura quasiment toute sa vie, du moins jusqu'à la « trahison de Munich », en 1938. Il y eut certainement des moments du second séjour parisien où il s'y sentit étranger, se voyant attribuer le rôle modeste de solliciteur. Il y essuya de nombreuses inimitiés et déceptions. Il ne s'ouvrit sur ses doléances personnelles qu'à un nombre très restreint de personnes, à des membres de sa

60. Šetřilová, Čechura, *Listy důvěrné...*, p. 32.

61. *Ibid.*, p. 34.

62. Kosátek, *Manželky prezidentů...*, p. 91.

63. Beneš, *Světová válka...* I, p. 59.

famille ou bien à Štefánik⁶⁴, à Masaryk lui-même⁶⁵. Il avait pour habitude de se taire à leur sujet et joua, presque jusqu'à la fin de la guerre, le rôle d'un diplomate tout à fait conciliant en apparence. À l'époque, cette attitude a considérablement marqué l'image de Beneš dans les sphères politiques et sociales, ainsi que dans la presse.

Traduit du tchèque par Joséphine POLAK

*Institut français de Prague**

64. AÚTGM, EB IV/2, sign. 314, KOR-42/151, par ex. la lettre de Beneš à Štefánik de Paris du 8 août 1917 : « You have to be here to organise the army. I am especially afraid concerning the prejudices towards French and that they [afterwards] seeing that I don't have enough power to dominate the organisation, they would impose me people who I wouldn't want ».

65. Par ex., la lettre de Beneš à Masaryk du 3 novembre 1915 : « Le travail auquel je pensais ici, dans le milieu des journalistes et des hommes politiques, est excessivement difficile, puisqu'aucun à présent n'a vraiment le moindre intérêt à m'écouter et à discuter ces questions. J'espère néanmoins faire quelque chose pour la publication du manifeste ». Dagmar Hájková, Ivan Šedivý (eds.), *Korespondence T. G. Masaryka a Edvarda Beneše*, Praha, Masarykův ústav AC ČR, 2004, p. 44.

*La rédaction remercie Jean Boutan pour la mise en forme définitive de cet article.